



**BENJAMIN
WHITMER**
ÉVASION

Gallmeister



DU MÊME AUTEUR

Cry father, Gallmeister, 2015 ; totem n°115

Pike, Gallmeister, 2015 ; totem n°72

Benjamin Whitmer

ÉVASION

Roman

Traduit de l'américain
par Jacques Mailhos

Préface
de Pierre Lemaitre

TOTEM n° 151

Titre original: *Old Lonesome*

Copyright © 2018 by Benjamin Whitmer
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2018, pour la traduction française
© Éditions Gallmeister, 2020, pour la présente édition

epdf ISBN 978-2-404-01200-1
ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Mathieu Persan
Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

Préface

COMME bien des lecteurs français, j'ai découvert Whitmer avec *Pike* où un truand reconverti, bagarreur notoire ("*son visage avait été une tête de mort à la gloire de la cocaïne*"), héritait d'une gamine d'une douzaine d'années dont la mère était morte d'overdose. La situation était rendue fiévreuse par le fait que la morte était sa propre fille. Pike était grand-père, rôle inattendu qui le conduisait à une lente et douloureuse introspection sur sa propre vie.

C'est peu dire que j'avais été impressionné. Le livre m'avait pris à la gorge et ne m'avait plus lâché.

Puis ç'avait été *Cry Father* où Patterson Wells, ermite dépressif et alcoolique, voyait sa vie troublée par l'arrivée soudaine de Junior, le fils d'un ami, garçon brutal, drogué, bagarreur, dealer avec qui la relation allait prendre une sale pente.

Ces livres exploraient les deux facettes de la relation paternelle, du côté de la fille pour *Pike*, du fils pour *Cry Father*. Il n'y avait rien d'étonnant d'entendre ensuite Whitmer expliquer sa hantise d'être un mauvais père pour ses propres enfants, un garçon et une fille...

Les deux romans faisaient évoluer leurs personnages dans l'Amérique des laissés-pour-compte, des déshérités incapables, par manque de moyens, de participer activement à la consommation de masse, éloignés – "déconnectés", dit Whitmer lui-même – des centres de pouvoir économique et culturel, une Amérique invisible pour les TV d'information continue et

les magazines people. C'est de cette partie-là des États-Unis que vient Whitmer, de l'Ohio (il est né à quarante miles de chez Donald Ray Pollock avec qui il partage ainsi une double proximité, géographique et littéraire), il est des leurs. Comme eux, il considère le rêve américain comme une lointaine réminiscence de la manière dont les États-Unis se sont raconté leur propre histoire. Comme eux, il voit le système démocratique du pays ruiné jusque dans ses fondements.

Évasion, qui arrive aujourd'hui, élargit au collectif et approfondit socialement ce qui avait été posé avec les deux romans précédents. C'est l'histoire d'une évasion dans la grande tradition américaine, la traque permettant de suivre simultanément les fugitifs, leurs poursuivants, quelques proches, les journalistes chargés de couvrir l'événement, etc.

Chez Whitmer, les intrigues sont taillées sur le modèle minimum. Dans *Pike*, le personnage se rend chez le dealer, qui l'envoie chez le barman, qui l'envoie chez le vétéran, qui l'envoie chez le shérif, vous voyez le schéma. Chez n'importe qui c'est lassant à la huitième page. Jamais chez Whitmer. Dans *Évasion*, n'attendez pas non plus que les itinéraires des personnages se croisent de manière vraiment surprenante. Pour autant, vous aurez du mal à le lâcher. Pour tenir le lecteur en haleine avec des intrigues aussi minces, il faut un sacré talent. Ses personnages, confondants de vérité, sont placés dans des situations qui portent à incandescence leurs contradictions, leurs fantasmes et embrasent leur destin. L'écriture, tirée au cordeau (et ici magnifiquement restituée par un Jacques Mailhos au sommet de son art), révèle leur vérité avec une acuité chirurgicale (*"Il aimerait que sa vie soit un truc qu'il pourrait prendre et broyer au mixeur"*) et leur permanente ambivalence ne cesse d'entretenir la tension du récit. Benjamin Whitmer fait de la littérature au scalpel comme d'autres peignent au couteau.

Rien ne l'agace plus que les questions concernant la violence, omniprésente dans ses livres. Il a bien raison, et je ne sais pas pourquoi on lui pose encore la question. Il suffit de le

lire pour comprendre que son Amérique tient debout sur deux piliers (la violence et la drogue) et que ses livres confirment à chaque ligne la définition que Manchette donnait du noir, un roman dans lequel *“Le Mal domine historiquement”*.

Dans la plus pure tradition américaine, Whitmer baigne lui-même dans l’ambivalence. Ses romans ne cessent de fustiger la violence, selon lui consubstantielle à l’Amérique, mais il se définit lui-même comme *“un môme de dix ans qui aime les westerns, les films violents et adore écrire sur la violence”*, un homme qui n’a rien d’un pacifiste parce que *“la violence est parfois nécessaire”*. Il fait ainsi partie de la très large communauté des Américains armés. Il se dit prêt à ranger son flingue le jour où la police fera de même. Étrange revendication que souhaiter une police désarmée dans un pays où on trouve autant d’armes que d’habitants et où le nombre de tués par balle pour cent mille habitants est cinquante-cinq fois plus élevé qu’en France et trois cent trente six fois plus qu’au Japon. Il prétend sans rire que *“la plupart des lois contre le port d’armes ont été créées pour éviter que les Noirs puissent en posséder”*.

En fait, tout cela n’est étrange qu’en apparence parce que Whitmer sait parfaitement de quoi il parle : il est Américain, parle de son Amérique, et sait qu’il participe à ce qui fait de ce pays ce qu’il est. C’est pour moi cette mélancolie qui rend ses romans aussi vertigineux et tragiques.

La lecture d’*Évasion* m’a fait repenser à quelques lignes que Stevenson écrivait à propos de Hugo et qui vont à Whitmer comme un gant : *“Ses histoires sont toujours construites en fonction d’un but qui n’apparaît qu’ensuite, et chaque situation est conçue en fonction d’une visée morale. [...] Ses romans ne peuvent pas être confondus avec ces histoires tendant vers un but.”*

Ajoutez à ça un sens de la formule comme on pourrait en trouver chez Carver (*“Ed est dans son fauteuil. C’est le genre de fauteuil qui génère des querelles conjugales chez les couples qui attribuent certaines de leurs querelles conjugales aux fauteuils qu’ils possèdent”*), ou chez O’Connor (*“S’il y a des gens que tu veux voir morts, c’est ce que tu as de mieux à faire. Tu racontes à tous*

BENJAMIN WHITMER

ces bouseux qu'il y a des types en liberté qui cherchent à les abattre, puis tu leur files des amphétamines et tu ouvres l'armurerie. Ça marche à tous les coups").

Il y aura deux types de lecteurs de ce roman. Ceux qui seront épatés parce qu'ils ne connaissent pas encore Whitmer. Et ceux qui le retrouveront avec plaisir parce qu'ils savent déjà qu'ils ont entre les mains la quintessence du Noir dans la plus magnifique tradition américaine.

Pierre Lemaitre

Pour Ward Churchill, 1968

Les prisons sont là pour cacher que c'est le social tout entier, dans son omniprésence banale, qui est carcéral.

JEAN BAUDRILLARD

C'est drôle, tous les anciens détenus ont un truc en commun : ils ont tiré leur temps, alors que vous tous, vous avez encore le vôtre à tirer.

MERLE HAGGARD

1

Le détenu

Y EN a un qui s'est chié dessus. Mopar Horn ignore s'il s'agit d'un maton ou d'un détenu, mais l'air du salon pulse en alerte rouge pour cause d'odeur de merde. Mopar se frotte les yeux. Il est accroupi contre un piano droit, s'accroche à un de ses pieds incurvés cependant que le monde tente de se dérober sous lui.

— Putain, calmez-vous et on pourra vous desserrer tout ça, dit Mitch Howard depuis le couloir.

Il porte encore la grande casquette de gardien à huit pointes qu'il avait mise pour que les vigiles du mirador ne voient pas qu'il est noir. Elle est trop petite pour lui et elle gigote sur le haut de sa tête quand il parle.

— Quoi? dit Mopar. Putain, qu'est-ce que t'as dit?

Les lunettes à monture fine d'Howard sont de travers à cause de la course. Il les ajuste d'un coup d'index gros comme un avant-bras de nouveau-né. Howard est énorme.

— C'est à eux que je m'adresse.

Il parle des trois matons qui se tiennent à genoux sur la moquette rouge du salon. Ils ont les mains menottées derrière le dos, et leurs visages sont bouffis comme des tomates d'automne. Deux d'entre eux ont décidé de se calmer, et ils travaillent à maîtriser leur respiration, mais le blond frotte ses menottes contre un de ses talons ferrés. Sa respiration sort par souffles écorchés après avoir franchi le garrot de cuivre, ses

épaules enflent sous sa chemise, du sang goutte de ses poignets pour se fondre dans la moquette.

Sang rouge, divan rouge, fauteuils de salon rouges, et une lampe de table à abat-jour rouge. Même les lumières du sapin de Noël. Mopar s'essuie le front avec la manche de sa chemise de gardien et cligne des yeux pour s'éclaircir la vue. Mais le putain de rouge reste, partout. Il y a aussi un bruit. Un bruit rouge. Un vrombissement et une palpitation, comme un battement de cœur. Ça vient d'où, bordel? Mopar attrape sa cravate par le nœud, la desserre d'un coup sec, puis l'arrache par le haut et la jette contre un mur.

— Où est passé tout le monde? dit-il. Putain, où est passé tout le monde?

Personne ne lui répond. La vieille femme est courbée sur le divan, cheveux fanés tirés en un petit chignon comme un bout de bois qu'elle se serait planté dans le crâne avec un clou de sept centimètres. Les deux autres détenus, Wesley Warrington et Bad News Dixon, sont affalés sur des fauteuils du salon. Il n'y avait pas assez d'uniformes de gardiens pour tout le monde, alors ils sont encore vêtus de leurs pantalons et vestes en jean de détenus.

Dans cette pièce, il n'y a personne d'autre. Il y avait eu au moins douze gars qui s'étaient échappés par la porte nord. Mopar s'en souvient.

— Putain, où sont passés les autres? dit-il.

— Ils se sont tirés, dit Howard. Y a plus que moi, toi, Warrington et Bad News. C'était notre plan.

— Je me souviens pas de ça. C'est pas un plan que j'ai entendu avant. Putain.

— C'est mon plan à moi, dit Howard. Te tracasse pas ta petite tête de con pour ça.

— Putain. Merde. (Son cerveau enfle. Mopar respire par la bouche. Sa tête est sous pression, prête à exploser.) Ils ont sonné l'alarme? J'ai pas entendu l'alarme.

— Ça va aller, vieux, dit Howard. Concentre-toi sur ta respiration.

Mopar a envie de se déchaîner sur lui avec son fusil scié artisanal. Traite-moi comme un putain de con et je te repeins les murs en rouge. Un rouge encore plus rouge. Et ce bruit dans sa tête, encore, ce vrombissement. Comme une pulsation de sang dans les murs de la pièce. Respire.

Par la fenêtre, les montagnes scintillent, hirsutes et grises derrière la neige qui tombe, sous un soleil comme une lanterne qu'on abaisserait entre les pics. Mopar regarde. Travaille à se calmer. Respire, tête de nœud. C'est le premier coucher de soleil que tu vois en dix ans. Respire.

LE maton blond continue à se débattre avec ses menottes. Il a des cheveux fins comme des cheveux de bébé, et dessous, il a le crâne rose. Soudain, ses yeux s'exorbitent et le gauche se met à pisser le sang, capillaires explosés. Il tombe la tête en avant et convulse comme un mille-pattes sur un poêle.

— Donne-leur du mou, dit Howard à Mopar. Donne-leur du mou avant qu'un de ces enculés de bouseux crève.

Il me parle comme à un putain de gosse. Mopar n'aurait pas bougé le petit doigt même s'il avait pu. Ces matons peuvent crever.

— J'y vais.

Bad News se lève de son fauteuil. Ils avaient fabriqué leurs garrots à l'atelier de la prison. Une boucle de fil de cuivre et une poignée en bois. Bad News fait se lever le maton blond en tirant sur la poignée derrière sa nuque, le fil s'enfonce dans le cou, un collier de sang se forme. Le visage du maton passe du rouge au violet et sa langue enfle entre ses lèvres. Bad News tire encore puis laisse l'homme retomber sur ses genoux, torse droit. Mais il ne lâche pas la poignée.

— Active, dit Howard. L'est pas prévu que ces bouseux claquent pour le moment.

— Ça me dérangerait pas trop, dit Bad News.

Il est jeune et nerveux, a des airs de type souffrant d'un trouble de la personnalité borderline. Ses yeux exorbités ne

sont que pupilles. Il dit que c'est le LSD qui a cramé ses nerfs. Il dit que si tu prends assez de LSD, on te déclare juridiquement fou. Il dit qu'il en a pris encore six fois plus que ça et que si tu le crois pas t'as qu'à demander à l'autre salope, là-bas, à Boulder. Sauf qu'on peut plus rien lui demander du tout.

Le maton blond essaie d'agripper le fil qui lui enserre le cou. Bad News tient toujours la poignée.

— Lâche-le, dit Howard à Bad News.

Bad News fait tourner la poignée et détend le fil de cuivre. Le maton tombe vers l'avant, tousse. Vomit sur la moquette. Bad News donne du mou aux deux autres, qui se crispent tous les deux en sentant sa main se serrer sur la poignée.

— Tu vas regretter de pas avoir tué ces fils de putes, dit-il.

— Je vais rien regretter, dit Howard. Essaie de voir si tu peux gratter des trucs à manger.

— Viens, Warrington, on y va, dit Bad News.

Ils passent à côté d'Howard et sortent du salon.

Howard regarde la vieille femme sur le divan.

— Comment tu t'appelles?

La vieille femme a le regard ailleurs, fixé sur rien de précis. Elle ne semble pas affectée par ce qui se passe autour d'elle. Elle tourne la tête, pose ses yeux gris sur Howard.

— Pearl, dit-elle.

— Tu es mariée, Pearl?

Elle sort une cigarette roulée et une allumette de cuisine de la poche de son tablier et l'allume. Elle secoue l'allumette et la jette sur la moquette rouge – cette moquette est la sienne mais elle paraît s'en foutre.

Howard l'écrase sous la semelle de sa chaussure d'uniforme.

— Va falloir que tu me répondes.

— Si j'avais eu un mari, je vous l'aurais dit.

— T'es une vraie dure, hein? Un fils, peut-être?

Elle souffle sa fumée vers le faux plafond en fer-blanc gaufré.

— Donc t'as aucune fringue qu'aucun de nous pourrait mettre?

Elle regarde Howard comme on regarderait une merde de chien écrasée sur le tapis.

— Le petit peut essayer les miennes.

— On est tombés sur une garce finaude, dit Howard. Si t'es toute seule ici, alors pourquoi y a trois voitures devant chez toi?

— J'ai pas dit que j'étais seule.

Howard se gratte un bouton entre les deux yeux.

— D'accord, dit-il. On reprend tout. Qui d'autre vit ici?

— J'ai des pensionnaires, dit-elle. Dont deux ont une voiture.

— Et ils sont où, là, putain?

Bad News revient dans le salon, suivi de près par Warrington. Bad News porte une besace, la donne à Howard avec un petit sourire.

Howard ouvre le sac en cuir. Puis le referme.

— Des pensionnaires?

Les yeux de Pearl ne vacillent pas. Pas même un tout petit peu.

— J'imagine que ça ne vous surprend pas, dit Howard aux matons. Le genre de pensionnaires que Pearl héberge. (Il ouvre de nouveau le sac.) Elles viennent de partout pour te voir, hein? Tes pensionnaires, Pearl?

— J'ai perdu mon mari en quarante-neuf. (Elle dit cela comme si un animal vivant juste à l'intérieur de son visage lui dévorait toute volonté de se taire.) Au cours de l'évasion. Il a été tué par l'un d'entre vous.

— J'étais pas en prison en quarante-neuf, dit Howard. J'avais dix ans, putain.

— Je marche dans la rue et je vois ces murs, dit-elle, je ne fais rien d'autre, et ça suffit pour me rappeler pourquoi je fais ce que je fais.

— Je parie que tu caches un paquet de billets quelque part qui te le rappelle aussi, dit Howard. Un gros paquet de billets.

— Les femmes qui viennent chez moi ne sont pas du genre à s'encombrer d'un gosse, dit Pearl. Les femmes qui viennent chez

moi n'avaient rien demandé aux femmes qui les ont fait naître. Si vous ne croyez pas qu'elles se foutent tout pareillement de leur descendance, alors vous n'aurez qu'à regarder autour de vous quand ils vous recolleront au trou à Old Lonesome.

— Tu es une femme aigrie, dit Howard. Aigrie à l'égard du monde. C'est ça ton problème.

— Non, mon problème, c'est vous. Vous tous.

Et elle ne veut pas seulement dire eux tous, dans cette pièce. Elle veut dire eux tous dehors, partout.

— Aigrie et desséchée. Tu détestes le monde parce qu'il ne t'a jamais fait mouiller. (Howard ouvre le sac et en sort un objet long, métallique et moche.) Si tu nous disais plutôt où tu caches ton magot, hein ? Tu vas nous le dire, ou on te défonce avec ça, histoire de voir si t'as encore des bouts qui vivent à l'intérieur.

Elle irradie de mépris par chacun de ses pores, mais on voit à sa tête qu'Howard se trompe. Elle n'est pas aigrie. Elle a juste le cœur brisé par sa vie et par tous ceux qui sont venus à elle en trimballant leur propre cœur brisé, en quête de quelque chose pour l'extirper de leur corps. Mopar se demande si ça a jamais fonctionné.

— Sous mon lit, y a une latte de parquet qu'a plus de clous, dit-elle. C'est là.

Howard fait un signe de tête à Bad News et Warrington.

— Allez me chercher ça, dit-il.

MOPAR frotte son pantalon crasseux. Il a l'air d'avoir été impliqué dans un tragique glissement de terrain. La neige avait à peine commencé à tomber quand ils sont sortis de la prison, et il y avait de la boue partout.

— Faut qu'on arrête de déconner, dit Mopar.

— Déconner ? dit Howard.

— Ils vont comprendre qu'on est dans une de ces maisons, dit Mopar. Je me souviens pas qu'on ait parlé d'un plan comme ça.

— Jusqu'où tu crois qu'on pourra aller sans fric ? dit Howard.

— Le fric vous servira à rien, dit un des matons.

Il a une grosse tête qui gicle au-dessus de son nœud de cravate.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça, putain ? dit Howard.

— Ici, c'est la ville du directeur Jugg. Vous avez peut-être réussi à passer les portes de la prison, mais vous ne passerez pas les frontières de la ville.

— Ah oui ?

Howard pose son fusil à canon scié artisanal contre le mur et sort un tuyau de vingt centimètres de son manteau. C'est un des tuyaux avec lesquels ils ont matraqué les matons à qui ils ont volé leurs uniformes.

Les muscles de la mâchoire du maton à grosse tête s'animent.

— Rendez-vous, dit-il. Vous passerez du temps à l'isolement, mais ça n'ira pas plus loin. T'as pas de viande morte autour du cou, Howard. Pour le moment.

Howard balance un coup de tuyau vers le crâne du maton. Le maton rentre sa tête dans ses épaules pour l'éviter, mais le tuyau le cueille à hauteur de l'oreille et il tombe sur le flanc contre les jambes de Pearl. Howard frappe de nouveau et le cuir chevelu du maton s'ouvre, pelé comme une peau de raisin. Il s'effondre un peu plus entre les jambes de Pearl. Pearl le repousse d'un coup de pied et il tombe sur le sol en faisant un bruit mat.

— T'es une garce charitable, lui dit Howard. Ça aurait pu être ton mari.

DERNIÈRES PARUTIONS

Lea Carpenter, *Onze jours*
S. Craig Zahler, *Les Spectres de la terre brisée*
Julia Glass, *Une maison parmi les arbres*
Tom Robbins, *Tarte aux pêches tibétaine*
Keith McCafferty, *Meurtres sur la Madison*
Christa Faust, *L'Ange gardien*
Emily Ruskovich, *Idaho*
Jon Bassoff, *Les Incurables*
Pete Fromm, *Mon désir le plus ardent*
Gabriel Tallent, *My Absolute Darling*
Jake Hinkson, *Sans lendemain*
Luke Mogelson, *Ces morts heureux et héroïques*
Jim Lynch, *Face au vent*
Samuel W. Gailey, *Une question de temps*
Trevanian, *L'Été de Katya*
John Gierach, *Une journée pourrie au paradis des truites*
S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*
David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*
William Boyle, *Tout est brisé*
Wallace Stegner, *L'Envers du temps*
Peter Farris, *Le Diable en personne*
Emily Fridlund, *Une histoire des loups*
Mike McCrary, *Cobb tourne mal*
Larry McMurtry, *Lune comanche*
James McBride, *Mets le feu et tire-toi*
Craig Johnson, *La Dent du serpent*
Joe Flanagan, *Un moindre mal*
Jennifer Haigh, *Ce qui git dans ses entrailles*
Todd Robinson, *Une affaire d'hommes*
Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*
James Crumley, *Le Dernier Baiser*
Henry Bromell, *Little America*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR
ATLANT'COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).